HAL
open science

Une réception incertaine : la notion de culture matérielle et l'archéologie médiévale française

Luc Bourgeois

To cite this version:

Luc Bourgeois. Une réception incertaine : la notion de culture matérielle et l'archéologie médiévale française. Bourgeois, Luc; Alexandre-Bidon, Danièle; Feller, Laurent; Mane, Perrine; Verna, Catherine; Wilmart, Mickael. La culture matérielle : un objet en question. Anthropologie, archéologie et histoire. Actes du colloque international de Caen, 9 et 10 octobre 2015, Presses universitaires de Caen, pp.19-34, 2018, Publications du CRAHAM. hal-02139300

HAL Id: hal-02139300

https://normandie-univ.hal.science/hal-02139300v1

Submitted on 25 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE RÉCEPTION INCERTAINE : LA NOTION DE CULTURE MATÉRIELLE ET L'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE FRANÇAISE

◆

Luc Bourgeois [1]

Pour l'archéologue médiéviste, la culture matérielle est une expression familière, trop peut-être, puisqu'il ne se pose plus guère la question de sa consistance ou de son utilité. Tenter de retracer la réception de cette notion assez floue au cours des dernières décennies s'avère donc un exercice difficile, qui invite successivement à décrypter entre les lignes un cadre conceptuel rarement explicité, à explorer les usages successifs de l'expression « culture matérielle » à travers les mutations rapides de l'archéologie médiévale, puis à mesurer les applications qu'elle pourrait susciter [2].

Culture matérielle et matérialisme historique

Revenons un instant sur les origines de la notion, même si elles sont abordées avec plus de compétence dans d'autres contributions à ce colloque. Elle dérive du vocabulaire marxiste mais n'apparaît pas dans l'œuvre de Marx, qui préfigure toutefois sa naissance lorsqu'il note que l'étude des conditions matérielles de la vie humaine constitue un champ suffisamment autonome pour former une discipline distincte. L'histoire de la culture matérielle vient par la suite analyser la société sur la base matérielle des rapports de production, articulée en *moyens de travail* (l'homme et son outillage), en *objet du travail* (les matières premières mises en œuvre) et par le *savoir-faire humain* dans la production (techniques et organisation sociale du travail) [3].

Ce triptyque s'intègre à la « conception matérialiste de l'histoire » élaborée par Marx dans l'avant-propos de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) et dont Engels fit plus tard (en 1892) le matérialisme historique [4]. Au-delà d'un projet philosophique et politique, il participe du renouveau épistémologique de la seconde moitié du XIXe siècle, qui, du développement de la Préhistoire à celui des sciences de la nature, du positivisme d'Auguste Comte aux premiers pas de l'ethnologie et de la sociologie, a bâti une nouvelle lecture du monde fondée sur des objets matériels et des faits concrets.

Ce matérialisme historique accorde le primat aux relations entre hommes et milieu, à l'économie et aux rapports de force dominés par les données matérielles. Une telle philosophie, qui « remet les pieds sur terre » [5], constituait sans doute un cadre plus familier à des archéologues que les philosophies idéalistes de l'histoire qui l'avaient précédée et on conçoit sans peine, au-delà du contexte intellectuel fortement teinté de marxisme qui fut celui de la France des

1. Professeur d'archéologie médiévale, université de Caen Normandie, centre Michel-de-Boüard / CRAHAM (UMR 6273).
2. Je suis redevable à P. Mane, qui m'a ouvert les archives du Groupe d'archéologie médiévale de l'EHESS, ainsi qu'à J.-M. Poisson et A. Musin, pour les nombreuses additions et nuances qu'ils ont apportées à ce texte.
3. Les recherches marxistes ont surtout été orientées vers la production des biens dans les années 1950-1960, puis revinrent principalement à l'étude de la vie quotidienne (Brockmann 1986, 202).
4. Pour une présentation synthétique du matérialisme historique, voir par exemple Collin 2006, 55-96, et Moissonnier 1982.
5. Nous empruntons l'expression à Collin 2006, 55.

La culture matérielle : un objet en question. Anthropologie, archéologie et histoire, Caen, PUC (Publications du CRAHAM), 2018, p. 19-34

© Presses universitaires de Caen

années 1950-1980, l'attrait que le matérialisme historique put exercer sur une archéologie médiévale alors naissante. Il a entre autres porté – consciemment ou inconsciemment – l'essor des investigations concernant les techniques, les productions agro-pastorales ou l'habitat paysan[6].

Il ne faut toutefois pas cacher le caractère fortement mécaniste de ce découpage du champ de la recherche historique. Guidé par une approche historiciste et positiviste des témoignages archéologiques, le matérialisme historique était censé rendre compte de manière objective de cultures définies dans l'optique des sciences naturelles. L'archéologie processuelle anglo-saxonne des années 1960 à 1980 a eu la même prétention naïve en cherchant à dégager des lois générales des sources archéologiques[7]. De même, le primat accordé à l'économie et au progrès technique comme moteurs de l'histoire empêchait de percevoir toute la complexité des relations entre l'individu et les objets et ignorait le plus souvent les deux extrémités de la trajectoire des biens manufacturés : l'invention et l'innovation, d'une part, la consommation, le rejet ou la récupération, d'autre part. Enfin, la frontière assez abstraite entre l'infrastructure (les forces économiques et l'activité de production) et la superstructure (les idées, les mœurs et les institutions)[8], même si elle a été aménagée par certains archéologues et anthropologues marxistes[9], constituait un obstacle à toute lecture de la part d'immatériel recelée par les données matérielles.

URSS – Pologne – France

La culture matérielle s'inscrit dans les institutions avec la fondation par Lénine en 1919 de l'*Académie russe pour l'histoire de la culture matérielle* (AIMK)[10]. Sa filiation même prouve la prééminence de l'archéologie, puisqu'elle prend la suite de la Commission d'archéologie russe de l'époque tsariste[11]. Cette institution ne semble guère avoir connu de réception dans le milieu archéologique occidental[12] et c'est par l'intermédiaire de la Pologne que le concept fut introduit trois décennies plus tard dans la communauté archéologique française.

L'année 1953 vit en effet la naissance à Varsovie et à Łódź d'un *Institut d'histoire de la culture matérielle* (IHKM), placé sous la tutelle de l'Académie polonaise des sciences. L'Institut lança la même année la *Revue d'histoire de la culture matérielle* (*Kwartalnik historii kultury materialnej*), dont la diffusion vers l'Europe de l'Ouest fut assurée par des articles en français et en anglais ou des résumés dans ces deux langues[13].

L'objectif était d'individualiser une nouvelle science sociale[14], abordant un champ négligé jusque-là par les historiens comme par les historiens de l'art et comprenant – je cite ici Aleksander Gieysztor – « les moyens de production, en même temps que les moyens de travail, les objets manufacturés, les forces productives et les produits matériels utilisés par l'homme […] qu'une description approximative de ce qu'on appelait naguère la vie quotidienne » ne suffisait pas à mettre en évidence[15].

Trois caractères novateurs de la démarche polonaise n'ont rien perdu de leur actualité :

- associer archéologues, historiens et ethnologues sur les mêmes terrains ;
- faire entrer dans le champ d'observation toutes les sources accessibles : témoins archéologiques, textes, images et comparaisons ethnographiques[16] ;
- articuler utilisation des produits matériels et processus de production de la vie sociale[17].

Le transfert vers la France des théories et pratiques polonaises s'effectua dans le cadre du programme sur les désertions rurales du XIe au XVIIIe siècle, initié en 1961 par Fernand Braudel et Robert Philippe. Les fouilles menées à partir de 1964 sur quatre habitats français désertés à la fin du Moyen Âge ont associé de nombreux chercheurs de l'Institut

6. Sur l'usage des concepts marxistes dans l'archéologie occidentale, voir la synthèse de B. Trigger (Trigger 1993).
7. Cette dernière n'a guère eu d'échos dans l'archéologie française des périodes historiques, si l'on excepte quelques présentations générales et la critique acerbe que lui a consacrée P. Courbin (Courbin 1982).
8. Infrastructure et superstructure traduisent assez médiocrement les termes originaux *Grundlage* et *Überbau* (« fondation » et « élévation »).
9. Par exemple Hołubowicz 1955 ou Godelier 1984, 15-16.
10. Qui devint en 1937 l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie des sciences de l'URSS. Voir la contribution de A. Musin au sein du présent ouvrage et Platonova 2010.
11. Musin & Nosov 2009.
12. En 1936, un débat s'engagea toutefois entre A. Métraux et J. Soustelle à propos de la pertinence de la notion de civilisation matérielle en anthropologie, mais cette réflexion se place dans la lignée de F. Boas et du culturalisme nord-américain plutôt que dans celle de la culture matérielle marxiste (je remercie N. Schlanger pour cette information). Quant à l'influence des communistes du cercle de la « Russie neuve » sur les premières années des *Annales d'histoire économique et sociale*, elle ne semble concerner que l'histoire des techniques (Gouarné 2013).
13. Un bilan de l'action de cet institut a récemment été publié : Główka *et al.* 2013.
14. Dès 1946, un spécialiste d'histoire économique et sociale, J. Rutkowski (Rutkowski 1946, 259), par ailleurs influencé par les *Annales d'histoire économique et sociale*, plaidait pour l'implantation en Pologne de cette discipline nouvelle.
15. Gieysztor 1958, 146.
16. *Ibid.*, 144 et 147.
17. Dunajewski 1955, 593-597. On relève quelques variantes de cette définition dans Kulczycki 1955.

© Presses universitaires de Caen

d'histoire de la culture matérielle[18] à des archéologues rattachés à ce qui était alors la VIe section de l'École pratique des hautes études (J.-M. Pesez, F. Piponnier, P. Courbin et J. Chapelot)[19]. Si ces recherches ont contribué à légitimer le développement de l'archéologie médiévale en France, leur problématique résultait d'un malentendu : les archéologues n'alimentèrent guère le débat – purement historique et conjoncturel – sur la désertion des habitats. En revanche, ils mirent en évidence la longue existence et le quotidien de ces villages[20]. L'illustration de l'événement historique laissa alors la place à l'étude de la culture matérielle.

Les réflexions théoriques de Jean-Marie Pesez

L'un des acteurs de ce projet franco-polonais, Jean-Marie Pesez (1929-1998), fut, dans les décennies suivantes, le passeur de la notion de culture matérielle à travers trois articles publiés en France, en Italie et en Autriche[21]. Ils demeurent à ce jour les seules réflexions théoriques proposées par un archéologue médiéviste français et méritent donc une analyse détaillée, complétée par quelques réflexions tirées d'autres travaux du même auteur.

Ne pas fournir de définition lapidaire de la notion

En 1978 déjà, Jean-Marie Pesez note que les historiens et les archéologues usant de la notion de culture matérielle « n'en donnent en général pas de définition, comme si les termes par lesquels on la désigne suffisaient à la définir sans autre explication »[22]. Nous verrons que cette absence de délimitation claire est demeurée une constante depuis lors et qu'elle a largement contribué à affaiblir la notion. Si Jean-Marie Pesez reprend à son compte les définitions polonaises de la culture matérielle[23], il dessine également par petites touches un cadre nettement plus influencé par l'historiographie française. Il rend d'ailleurs un hommage appuyé aux grands savants du XIXe siècle – « antérieurs à la stérilisation de l'histoire par les universitaires », dit-il – Jules Michelet, Léopold Delisle, Jules Quicherat ou Victor Gay, aux travaux des érudits provinciaux de la même époque[24], à l'école géographique issue de Paul Vidal de La Blache[25], aux débuts des *Annales d'histoire économique et sociale*[26] et, avec admiration et une once de réserve, aux travaux de Fernand Braudel[27]. Il avoue aussi une autre influence, celle de l'école de technologie culturelle française, représentée par Leroi-Gourhan, Haudricourt, Parain ou Creswell[28].

Champ de recherche et sources

Pour Jean-Marie Pesez comme pour les archéologues polonais, l'histoire de la culture matérielle concerne aussi bien les éléments mobiliers que les structures d'habitat et de production ou les relations de l'homme à son environnement[29]. Le catalogue des domaines à explorer qui clôt chacun de ses textes – de la maison au vêtement, de l'outillage agricole à l'alimentation et au corps humain comme objet culturel – évolue toutefois avec le temps. En 1978, il fait l'impasse sur l'archéologie monumentale et l'archéologie funéraire, domaines d'intervention traditionnels contre lesquels se dressent alors certains archéologues médiévistes[30]. Vingt ans plus tard, il les réintègre au champ de l'archéologie médiévale[31].

Travailler sur la culture matérielle impliquait des alliances disciplinaires. Le Groupe d'archéologie médiévale, animé par Jean-Marie Pesez au sein de la VIe section de l'EPHE puis de l'EHESS, s'est intégré à des structures portées par les sciences sociales. Il chercha également à se rapprocher des ethnologues lorsqu'il prit, en 1969, ses quartiers au musée des Arts et Traditions populaires, dans l'optique de donner une dimension diachronique à cette structure. Si le musée d'ethnographie a été, à partir des années 1920, au cœur de l'institutionnalisation de l'ethnologie en France

18. Sur les principaux acteurs polonais du projet, voir Tabaczyński 1987 et Poisson 2013.
19. Villages désertés 1965 ; Archéologie du village déserté 1970 ; Pesez & Hensel 1972.
20. J.-M. Pesez tira plus tard ce constat de l'expérience franco-polonaise et il est également formulé par G. Démians d'Archimbaud dans sa monographie du village castral de Rougiers (Démians d'Archimbaud 1980, 555).
21. Pesez 1978, Bucaille & Pesez 1978 (nous utilisons ici la pagination de la version française inédite, aimablement communiquée par J.-M. Poisson) et Pesez 1990. Hasard de calendrier ou signe d'un regain d'intérêt pour la notion de culture matérielle, J.-M. Poisson s'est également livré à une analyse de ces textes lors du colloque « Archéologie et sciences sociales », organisé dans le cadre du quarantième anniversaire de l'EHESS, quelques semaines avant la rencontre de Caen (Poisson 2017).
22. Pesez 1978, 101.
23. *Ibid.*, 201-202, et Pesez 1990, 37-38.
24. Qui ont produit « des études qui ne sont pas méprisables : les seules qui soient consacrées à la céramique médiévale figurent dans ce type de publication » (Pesez 1978, 103).
25. *Ibid.*, 104.
26. *Ibid.*, 103.
27. *Ibid.*, 104. J.-M. Pesez s'appuie sur *Civilisation matérielle et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, dans sa version de 1967, et, peut-être, sur les cours dispensés par F. Braudel au Collège de France sur le thème « La vie matérielle du XVIe au XVIIIe siècle ».
28. *Ibid.*, 99.
29. Pesez 1997, 65.
30. Cet opprobre contre « l'archéologie monumentale » est plus net encore chez M. de Boüard (Boüard 1975, 9-11).
31. Pesez 1997, 66-73.

© Presses universitaires de Caen

(dans le cadre des préoccupations communes à celles de l'archéologue d'aujourd'hui : l'étude des objets en contexte et la notion de recherche de sauvetage), le rapprochement intervint à une époque où le Centre d'ethnologie française investissait massivement la parenté et les mythes et il n'intégra guère le projet archéologique, même si des expositions comme *Potiers de Saintonge* ou *Un village au temps de Charlemagne* ont montré son adéquation aux objectifs primitifs du musée[32]. Après ce long épisode, le croisement des données archéologiques avec d'autres sources se cantonna plus étroitement aux textes et à l'iconographie médiévale[33].

Une analyse volontairement limitée à la matérialité

« La culture matérielle a une évidente relation avec les contraintes matérielles qui pèsent sur la vie de l'homme et auxquelles l'homme oppose une réponse qui est précisément la culture […]. Elle ne s'exprime que par les objets » et cette matérialité même implique qu'« au moment où la culture s'exprime de façon abstraite, la culture matérielle n'est plus en cause »[34]. Il tempère toutefois cette lecture dans d'autres textes : « Mais si, d'aventure, l'enquête débouche sur les mentalités ou sur les structures intellectuelles d'une société, l'archéologue ne refusera pas ces dépassements. Il reste que son domaine, c'est d'abord celui des structures matérielles »[35]. Jean-Marie Pesez est d'ailleurs parfaitement conscient qu'il n'existe pas une « totale adéquation entre culture matérielle et archéologie. Un vase, ce n'est pas seulement une technique ou une fonction utilitaire » mais « hors de la culture matérielle, la part de l'interprétation s'accroît, et avec elle la relativité des résultats »[36]. La culture matérielle est donc « en partie, mais pas seulement, composée des formes matérielles de la culture »[37].

La culture matérielle, une « moyenne » des assemblages d'objets

Pour Jean-Marie Pesez, la culture matérielle est « collective – c'est-à-dire intéressant l'ensemble d'une société – et répétitive – excluant donc l'événement et l'accidentel – pour être une culture ». Et elle privilégie « les aspects infrastructurels des civilisations pour être matérielle »[38]. Ce point nécessite quelques commentaires :

- la culture matérielle ainsi définie constitue le socle commun d'un groupe humain (dont on se garde bien de préciser les limites géographiques et temporelles). Ce socle rejoint donc le concept de culture tel qu'il est mis en œuvre par les préhistoriens ou les protohistoriens, forcés par la nature de leurs sources d'individualiser des cultures sur la seule base d'assemblages répétitifs de mobilier[39]. Il entretient également des rapports étroits avec les aires culturelles chères à la géographie humaine allemande (A. Bastian, R. Virchow, etc.) puis à l'anthropologie culturelle américaine (F. Boas, etc.)[40], dont le caractère opératoire paraît pourtant discutable dans des civilisations aussi interconnectées que celles de l'Europe médiévale. Enfin, il semble principalement se réduire à une réponse aux contraintes du milieu et aux activités du quotidien.
- Cette lecture cantonnée à la matérialité permet sans doute d'aborder certains aspects matériels des techniques de production et de consommation, mais elle fait clairement l'impasse sur les usages symboliques des structures et des objets ou sur leur rôle comme médiateurs sociaux. Une telle lecture de la culture matérielle n'a d'ailleurs jamais fait l'unanimité, même chez les archéologues : dans la version française de sa brillante *Introduction à l'archéologie*, Carl-Axel Moberg relève ainsi que l'archéologie « ne tend pas […] à définir une quelconque "culture matérielle", car la notion de culture est déjà à proprement parler immatérielle »[41]. Des doutes soutenus sont également venus d'anthropologues, pour lesquels même le processus technique peut pour une large part relever des mythes et des rites[42].
- Le cadre proposé par Jean-Marie Pesez privilégie la norme et la statique à la variance et à la dynamique. Il considère les éléments matériels livrés par l'archéologie comme statiques[43], parce qu'ils nous apparaissent la plupart du temps déconnectés de leur contexte d'usage et s'inscrivent dans des séquences de temps limitées. Si fonder l'analyse sur le quotidien et la routine permet de saisir des régularités, cette lecture gomme tous les écarts à la moyenne, par exemple l'existence de pratiques

32. Segalen 2005 ; Pesez 1995, 215, et, en dernier lieu, Viaut 2016. D'autres divergences ont sans doute joué un rôle : le caractère achronique du regard des ethnologues et, surtout, des matrices disciplinaires totalement différentes dans la tradition académique française, contrairement à la situation anglo-saxonne.
33. Voir entre autres Piponnier 1984.
34. Pesez 1978, 101.
35. Pesez 1975, 37.
36. Pesez 1978, 124.
37. Bucaille & Pesez 1978, 18.
38. Pesez 1984, vol. I, 10. Il semble ici s'inspirer des travaux italiens et en particulier de Carandini 1979 et Moreno & Quaini 1976.
39. Même s'il est à craindre que le Rubané récent du Bassin parisien ou le Hallstatt D n'aient jamais existé ailleurs que dans l'imagination des archéologues !
40. Sur ces usages, voir Cleuziou 2009, 14, et Cuche 2010, 35-36.
41. Moberg 1976, 62.
42. Lemonnier 2004.
43. Pesez 1982, 306-307. À la même époque, M. de Boüard les qualifie même d'« objets morts » par rapport aux données de l'ethnographie (Boüard 1975, 14).

© Presses universitaires de Caen

exceptionnelles, de choix individuels ou de déviances à la norme, comme si ces traits n'étaient pas eux aussi porteurs d'une information culturelle parfois plus forte que la routine. On mesure ici ce que la vision de Jean-Marie Pesez doit à la longue durée braudélienne, à ce tableau de paysages presque immobiles et animés par des activités intangibles, dont la recherche archéologique a révélé le caractère illusoire, y compris dans les espaces *a priori* les moins humanisés [44].

Misérables et puissants

L'étude de la culture matérielle permettrait aussi aux mal-lotis de l'histoire des textes et à la banalité quotidienne de prendre une petite revanche. Jean-Marie Pesez s'intègre ici aux tenants de la Nouvelle histoire, qui se penchent sur « la vie majoritaire, celle du plus grand nombre et celle de tous les jours » ; et il cite Fernand Braudel pour qui seuls les objets quotidiens et les gestes routiniers concernent ces masses d'hommes : « seule cette vie les concerne, les concerne dans leur quotidienneté : elle absorbe leurs pensées et leurs actes » [45]. On peut s'interroger sur cette vision de la vie des humbles, auxquels on semble ne prêter que des automatismes, et sur la pertinence d'une culture matérielle « définie avant tout comme la culture de la masse de la population » et qui « s'intéresse à la *quasi-totalité* de la collectivité concernée » [46], c'est-à-dire qui choisit d'ignorer les élites, par réaction à une archéologie longtemps centrée sur le « bel objet ». Richard Bucaille et Jean-Marie Pesez se demandent pourtant s'il faut « annexer à la culture matérielle les productions de luxe pour la raison qu'elles sont produites par le travail des masses » avant de considérer que cette « extension de la notion pourrait être dangereuse dans la mesure où les témoins de luxe sont déjà privilégiés par une longue habitude de pensée » [47]. Au-delà du non-sens que constituerait toute lecture volontairement sélective de la société, cette position paraît intenable dans le cadre d'une pratique archéologique, non seulement parce que le mobilier des élites se distingue en grande partie par des variations quantitatives à partir d'un fonds commun d'objets, et par « enrichissement » de celui-ci [48], mais aussi parce que de nombreuses catégories d'objets se déclinent en différents « niveaux de qualité », qui irriguaient généralement la société du haut vers le bas [49]. On ne voit pas, par exemple, quel sens aurait une étude des médiocres broches en étain-plomb des Xe-XIe siècles, moulées en série, qui ignorerait volontairement leurs prototypes en métaux précieux. Mais, au-delà d'un cadre d'explication marxiste, centrer l'étude de la culture matérielle sur ce que l'archéologie offrait de plus neuf – c'est-à-dire une multitude de témoins sur la vie des humbles et sur ce que Daniel Roche a appelé « l'histoire des choses banales » [50] – constituait un enjeu particulier dans les années 1970-1980, pour légitimer une archéologie médiévale qui cherchait alors sa place et désirait prouver que ses sources révélaient des pans du monde médiéval fort discrets dans les textes. Cette position à la fois idéologique et tactique a moins de sens aujourd'hui. De plus, elle incitait à prolonger la vieille dichotomie entre « culture populaire » et « culture des élites », qui a sans doute handicapé la perception de phénomènes comme la trajectoire des objets à travers la société ou les procédures de distinction [51].

L'archéologie de la culture matérielle, « arrière-pays » de l'histoire ?

Jean-Marie Pesez rappelle que les archéologues russes et polonais se sont assuré une nette domination sur les historiens dans l'étude de la culture matérielle [52]. La situation institutionnelle était très différente en France – et l'est encore aujourd'hui –, mais il considère que « l'archéologie s'avère une voie privilégiée pour approcher la culture matérielle » [53] et même que « son développement ne gagnera rien à être orienté par les questions que peuvent lui poser les sciences sociales » [54]. Dans l'un de ses derniers écrits, il laisse pourtant place au doute : « Il n'est cependant pas tout à fait sûr que l'archéologie soit la voie royale pour approcher la culture matérielle » [55]. Évoque-t-il ici des difficultés institutionnelles ou des obstacles d'ordre scientifique ? Les deux probablement.

Jean-Marie Pesez a fait sienne la célèbre formule en miroir de Braudel : « la vie matérielle, ce sont des hommes et des choses, des choses et des hommes » [56]. Mais la *civilisation*

44. Par exemple en haute montagne, comme le montre C. Rendu (Rendu 2003) à travers les pulsations relativement rapides des usages et du couvert végétal dans les alpages.
45. Pesez 1997, 65.
46. Bucaille & Pesez 1978, 19 et 20-21.
47. *Ibid.*, 64.
48. Montanari 2010, 46-48.
49. Spiong 2000, 118-148.
50. Roche 1997.
51. Si les données archéologiques ne permettent guère de détecter la mobilité sociale, elles offrent en revanche de nombreuses informations sur la dynamique des objets dans la société. Sur ce thème, je me permets de renvoyer à Bourgeois 2014.
52. Pesez 1978, 100.
53. Pesez 1990, 41.
54. *Ibid.*, 40.
55. Pesez 1997, 66.
56. Braudel 1979, 15. Cette formule percutante mais un peu trop vague devient même la seule définition fournie à la notion de culture matérielle dans Pesez 1990, 37.

© Presses universitaires de Caen

matérielle braudélienne est-elle vraiment synonyme de la *culture matérielle* prônée par Jean-Marie Pesez[57] ? On peut en douter. Braudel définit ainsi, par défaut, la « zone d'opacité [qui s'étend] au-dessous du marché […] ». « Cette zone épaisse, au ras du sol, je l'ai appelée, faute de mieux, la *vie matérielle* ou la *civilisation matérielle* »[58]. Il s'agit d'un champ articulant la production, la diffusion des techniques, les échanges et la consommation, mais uniquement au niveau du quotidien et du local, dans un espace de subsistance infra-économique. Ce thème localisé dans un plan quasi immobile de l'histoire apparaît parfois comme un faire-valoir à l'économie de marché et à l'économie-monde qui occupent les deux autres volumes de sa célèbre synthèse. De son aveu même, ces routines quotidiennes se prêtent mal à une mise en récit et il les qualifie « d'assemblage malaisé de discours *parahistoriques* »[59]. La civilisation matérielle serait donc un objet en marge de l'histoire, limité à l'espace de la production autarcique et du troc et caractérisé par la routine, voire par un certain impensé. Dans une construction intellectuelle subordonnée à un phénomène purement historique – le capitalisme –, sans doute ne pouvait-il en être autrement. « On retrouve ici la tentation d'emprisonner l'objet dans une sorte de représentation visuelle du passé »[60], passe-temps agréable sans doute, mais visiblement secondaire[61]. En 1964, Jacques Le Goff n'était guère plus positif dans sa *Civilisation de l'Occident médiéval* : le chapitre sur « La vie matérielle (Xe-XIIIe siècle) » constitue un long développement sur la médiocrité de l'équipement technique de cette période, que rien ne semble rattacher à l'histoire des mentalités des chapitres suivants[62]. Dans ce cas, la « culture matérielle » s'identifie au seul niveau technique.

Jean-Marie Pesez était bien conscient qu'une culture matérielle cantonnée à l'infrastructure plaçait l'archéologue dans un rôle subalterne par rapport à « l'objet de l'histoire qui consiste dans les rapports entre les hommes ; et sa mission, qui est de décrire le fait statique, apparaît comme inférieure à celle de l'historien qui est d'observer le changement et d'en rendre compte ». Et il remarque, avec un brin d'amertume, « celui qui a le plus fait pour promouvoir la culture matérielle, Fernand Braudel, ne la donnait-il pas pour l'étage inférieur de la vie économique ? Ce n'est sans doute qu'une image, mais c'est celle-là qui s'est imposée, signifiante, renvoyant à une échelle de valeurs »[63]. Il est évident que le découpage assez artificiel entre infrastructure et superstructure portait en lui une hiérarchisation des disciplines traitant de ces différents niveaux. Nous verrons qu'à partir du moment où les éléments matériels sont considérés dans leur relation avec les hommes et au-delà de leur seule matérialité, cette hiérarchie tend à s'atténuer, mais il faut alors se débarrasser du matérialisme historique pour adopter d'autres cadres de pensée.

De l'infrastructure à la superstructure

Comment d'ailleurs passer de l'infrastructure un peu triviale de la culture matérielle à la superstructure de la société ? Lisant l'un de ses maîtres polonais, Witold Hensel, Jean-Marie Pesez note que le livre de ce dernier sur la culture matérielle des Slaves « n'est qu'une addition des éléments qui la composent, une collection descriptive de faits »[64]. Et il s'étonne de ne pas voir convoquée la culture matérielle dans diverses synthèses historiques marxistes, de la *Théorie économique du système féodal* du polonais Witold Kula[65] à *La crise du féodalisme* du français Guy Bois[66]. « Tout se passe comme s'ils [les historiens marxistes] restaient quelque peu extérieurs à leur projet », peut-être parce que cette histoire du quotidien « manque d'attraits pour qui ne voit dans l'histoire que l'élaboration d'une théorie de l'évolution des sociétés »[67]. Et l'obstacle principal auquel s'est heurtée l'école historique marxiste est la difficulté « à situer la culture matérielle par rapport au fait socio-économique »[68], avec le risque d'accorder une importance démesurée aux éléments matériels par rapport au social (comme le fit en son temps L. White Jr[69]) ou, à l'inverse, « d'admettre qu'il puisse y avoir des faits historiques qui ne soient pas sociaux »[70].

57. Comme l'a montré N. Elias, il existe derrière l'usage des termes « culture » et « civilisation » des traditions historiques différentes (Elias 1973, chap. I et II). Sur cette distinction dans le cadre de l'analyse de la culture matérielle, voir aussi Serejski 1962 et Pesez 1978, 102.
58. Braudel 1979, 8.
59. *Ibid.*, 11.
60. Bernasconi 2015, 21.
61. Braudel 1979, 13.
62. Le Goff 1964, chap. VII. Par ailleurs, J. Le Goff tient la culture matérielle pour « l'apport immédiat de l'ethnologie à l'histoire » (Le Goff 1973, 239-240), ce qui semble privilégier le comparatisme avec des cultures contemporaines plutôt que les données directes fournies par l'archéologie médiévale.
63. Pesez 1982, 299. Sur la difficulté du dialogue entre archéologues et historiens médiévistes autour de la culture matérielle, voir plus généralement Dufal 2010.
64. Pesez 1990, 48 ; Hensel 1965.
65. Kula 1970.
66. Bois 1976.
67. Pesez 1978, 109.
68. *Ibid.*
69. White 1969 [édition originale 1962].
70. Pesez 1978, 107.

© Presses universitaires de Caen

Jean-Marie Pesez s'est heurté à ces problèmes dans l'élaboration de ses propres recherches de terrain :

> Le tableau qu'on a pu faire de la culture matérielle à Brucato a procédé par petites touches successives : la logique qui enchaînerait ces traits juxtaposés ne nous est pas vraiment apparue. On voit bien que les conditions naturelles, l'organisation économique et l'évolution sociale jouent un rôle dans cette masse complexe de faits, on voit aussi que l'accidentel et le contingent interfèrent probablement avec les structures profondes, sans pouvoir toujours distinguer où réside l'événement sans durée ni portée[71].

Il se résigne alors à « prendre en compte les conditions matérielles dans lesquelles se développent les rapports sociaux, et d'y voir des moyens de production sans leur accorder une valeur de causalité. Disons comme Fernand Braudel que c'est peser le "possible et l'impossible", ce n'est pas désigner le "pourquoi et le comment" »[72].

Paris – Caen – Aix-en-Provence (1965-1990)

Au-delà de ces positions théoriques dont on mesure les forces et les faiblesses, ce qui est vraiment nouveau dans la culture matérielle empruntée puis adaptée au cas français par Jean-Marie Pesez, c'est la prise en compte d'une information archéologique soigneusement documentée pour éclairer le cadre de vie et les activités des campagnards des derniers siècles du Moyen Âge. Pourtant, la production scientifique du Groupe d'archéologie médiévale qui se développe à Paris et à Lyon à partir de 1965[73] va rapidement évoluer vers d'autres champs de la culture matérielle. Sur le terrain, les fouilles d'habitats fortifiés – et donc élitaires – viennent progressivement dominer les enquêtes sur l'habitat paysan[74], accompagnées de travaux pionniers sur les ateliers de production céramique[75], mais c'est principalement le dialogue entre les images, les sources notariales et l'archéologie qui va constituer la marque de cette équipe[76], encore prégnante aujourd'hui au sein d'une archéologie médiévale en pleine expansion mais souvent peu ouverte aux autres sources.

Les autres foyers de développement de l'archéologie médiévale en France, Caen et Aix-en-Provence, se situent très en retrait par rapport aux voies ouvertes par Jean-Marie Pesez sur la culture matérielle. À Aix-en-Provence, Gabrielle Démians d'Archimbaud (1929-2017) se tient à l'écart de tout débat théorique et les expressions « culture matérielle » ou « civilisation matérielle » ne semblent pas apparaître sous sa plume. Il reste que la publication du village castral de Rougiers (Var) demeure l'une des plus belles contributions à l'histoire de la culture matérielle médiévale qui ait paru en France[77].

Depuis le pôle normand, Michel de Boüard plaide pour l'étude d'une « civilisation matérielle » opposée à la « civilisation mentale », la première étant synonyme de vie quotidienne et totalement détachée de l'histoire des techniques[78]. S'il envisage de confronter le mobilier archéologique à des situations ethnographiques[79] et de le soumettre à des analyses physico-chimiques, son manuel de 1975 s'étend uniquement sur la vaisselle céramique. Comme beaucoup d'autres archéologues par la suite, il hypertrophie l'importance de cette catégorie omniprésente dans les fouilles par rapport à la place qu'elle occupait dans les sociétés du passé.

On mesure ici combien la réception de la notion de culture matérielle, telle qu'elle fut défendue par Jean-Marie Pesez, semble modeste dans les autres foyers qui ont formé les premières générations d'archéologues médiévistes français.

Les théories sur l'objet dans les sciences humaines françaises et les *Material Culture Studies* anglo-saxonnes

En France, les relations entre hommes et objets ont pourtant suscité un intérêt accru de toutes les sciences humaines depuis les années 1980[80]. Il en est de même des *Material Culture Studies* anglo-saxonnes, d'ailleurs fortement influencées par la sociologie et la philosophie françaises, et

71. Pesez 1984, vol. II, 779.
72. Pesez 1978, 108.
73. Collectif 1976 ; Pesez 1999, 43-46.
74. Maison forte de Villy-le-Moutier, Côte-d'Or (Pesez & Piponnier 1973), bourg castral d'Essertines-Basses, Loire (Piponnier 1993), ville fortifiée de Fiorentino dans les Pouilles (Piponnier & Beck 1986) et château sicilien de Calathamet (Lesnes & Poisson 2013). Voir aussi Poisson 1992.
75. Chapelot 1975.
76. Portant particulièrement sur la maison rurale ou urbaine, le vêtement, les techniques agro-pastorales, les manières de table, les pratiques funéraires, le genre et les classes d'âge.
77. Démians d'Archimbaud 1980.
78. Boüard 1975, 33-34, 40-42 et chap. IV.
79. *Ibid.*, 14 et 11.
80. Citons, en nous limitant à quelques productions françaises, Dagognet 1989 (pour la philosophie) ; Blandin 2007 (pour la sociologie) ; Tisseron 1999 (pour la psychologie) ; Warnier 1999 et Bonnot 2014 (pour l'anthropologie) ; Semprini 1995 (pour la sémiologie) ; Buc 1997 (pour l'histoire médiévale).

© Presses universitaires de Caen

qui ont surtout axé leurs recherches sur la consommation, l'individuel et le temps court, s'inscrivant ainsi en contrepoint de la culture matérielle marxiste[81]. Malgré la diversité des approches, ces travaux appliquent une définition alternative de la culture matérielle, étude de « l'ensemble des phénomènes de co-construction des sujets, du social et de la culture dans le rapport aux objets matériels »[82] et mettent tous en avant la polysémie de l'objet au cours de sa trajectoire dans le temps et dans l'espace, de sa conception aux usages que nous en faisons aujourd'hui. À la fonction envisagée par le concepteur d'un objet (si tant est qu'elle fut unique) viennent en effet s'ajouter les usages pratiques et symboliques et les détournements élaborés par les consommateurs mais surtout la variété des statuts et des identités qui ont jalonné les interactions entre chaque objet, l'individu et la société. Ils incluent les démarches d'invention et d'innovation, d'attachement, de thésaurisation ou de rejet, de distinction ou de banalité, de fétichisme ou de recyclage, et de multiples formes de transferts culturels et techniques comportant souvent une forte connotation sociale. Acteurs ou médiateurs dans les relations sociales, les objets sont donc enserrés dans un enchevêtrement[83] d'enjeux individuels et collectifs qui les revêtent de significations multiples et successives. La biographie des objets, introduite par Igor Kopytoff en 1986[84], invite à retracer le parcours social et symbolique de ces éléments matériels singuliers et, au-delà de cette lecture diachronique, à tenir compte de la pluralité des regards portés sur un même objet et qui lui donnent simultanément plusieurs sens[85].

Il faut bien avouer que la réception de ces nombreux travaux a été à peu près inexistante dans la petite communauté des archéologues médiévistes français. Est-ce en raison d'un désintérêt marqué pour l'épistémologie[86] ? Sans doute, mais le malaise est plus profond puisque la lecture sociale des objets vient ébranler les fondations mêmes de la démarche archéologique :

– dans cette optique, l'appréhension encore largement formaliste et fonctionnaliste qui est – par choix ou par défaut – celle de l'archéologue révélerait une fraction encore plus infime qu'escomptée des valeurs dont sont investis les éléments matériels ;
– d'autre part, l'archéologue peine à trouver sa place dans des lectures qui tendent à effacer les frontières traditionnelles de la discipline (en particulier entre matériel et immatériel) et où le terme « culture » n'est plus synonyme d'assemblages d'objets caractéristiques d'une aire et d'un temps donnés mais résulte surtout de relations – qui lui échappent à peu près complètement – entre l'individu, la société et le cadre matériel ;
– enfin, la polysémie des objets invite à rejeter une illusion souvent mise en avant dans les discours historiques : les données archéologiques ne constituent pas des témoignages plus immédiatement appréhendables, plus *authentiques* et plus explicites que les *représentations* livrées par les textes et les images. L'objet ne prend tout son sens qu'à travers les contextes et les relations sociales qu'il a successivement traversés, et que la seule matérialité de l'objet ne permet guère d'aborder. Ces significations successives relèvent donc aussi des représentations. La capacité de l'archéologue à contribuer à ces nouveaux avatars de la culture matérielle sur la base de ses seules données semble donc limitée.

Notons également que ces nouveaux courants d'étude des objets n'ont pas plus cherché à définir l'expression « culture matérielle » que ceux qui précédaient. Dans son introduction au *Handbook of Material Culture*, Christopher Tilley[87] en fait un champ interdisciplinaire diffus rassemblant divers chercheurs intéressés par la matérialité. Et, récemment, des publications françaises ont tour à tour qualifié l'expression « culture matérielle » de « commodité de langage », de « pancarte » ou de « drapeau »[88]. Ce n'est donc toujours ni un concept, ni une méthode mais seulement une communauté d'intérêts.

81. Ces tendances sont celles de l'archéologie post-processuelle, qui se développa, à partir des années 1980, dans une réaction relativiste aux outrances de l'archéologie processuelle. L'historiographie étant le reflet du vécu et de la socialisation des générations successives de chercheurs, cette voie n'est-elle pas aussi le miroir du consumérisme et de l'individualisme ambiants ? Sur le caractère hétérogène de cette « école » et sa très faible réception en France, voir Coudart 1998.
82. Roustan 2007, 29.
83. La notion d'*entangled objects* a été particulièrement explorée par Thomas 1991 et, pour l'archéologie, par Hodder 2012.
84. Kopytoff 1986 ; pour un bilan des usages de ce concept, voir Hoskins 2006. L'expression est synonyme des « carrières d'objets » de Bromberger & Chevallier 1999 ou de la « vie des objets » de Bonnot 2002.
85. Dassié 2014, 35.
86. Mais, contrairement à l'impression partagée par la plupart des archéologues médiévistes français, nos collègues d'Outre-Manche ont également été peu perméables à la littérature théorique : voir Gilchrist 2009.
87. Tilley 2006, 1 : « *The editors consider the field of material studies to have reached a sufficient degree of maturity that the time has come for a single comprehensive review of the field* […]. *At present, material culture studies form a diffuse and relatively uncharted interdisciplinary field of study in which a concept of materiality provides both the starting point and the justification.* »
88. Segalen & Bromberger 1996, 5 ; Julien & Rosselin 2009, 86 ; Bonnot 2014, 19.

© Presses universitaires de Caen

Usages actuels : une notion progressivement vidée de son contenu ?

Il n'est donc guère étonnant que, dans les publications et les rapports d'opérations archéologiques français postérieurs aux articles théoriques de Jean-Marie Pesez, l'expression « culture matérielle » apparaisse souvent vidée de tout contenu. Son usage s'est la plupart du temps restreint aux objets manufacturés, laissant de côté aussi bien les témoignages indirects de l'activité humaine (comme les déchets ou les traces d'usage) que les structures immobilières et l'impact de l'homme sur la nature[89]. On évoque désormais « la culture matérielle céramique » d'un site, comme synonyme d'un assemblage ou d'une collection de vaisselle. Il s'agit donc de dénommer des catalogues de fragments plutôt que de tenter de cerner la place d'un site en bâtissant la synthèse de l'ensemble des témoignages matériels disponibles. Cette lecture minimaliste est confortée par l'organisation du discours archéologique, qui confie à des intervenants différents l'analyse des structures, des données environnementales et des diverses catégories de mobilier, sans vraiment confronter ces données partielles dans une réflexion synthétique qui pourrait être un discours sur la culture matérielle. L'affadissement de l'expression a même été institutionnalisé sous la forme d'un programme initié en 1995 par le Conseil national de la recherche archéologique. Voisinant avec le programme *Histoire des techniques* et intitulé *Culture matérielle, de l'Antiquité aux Temps modernes*, il a pour unique objectif de se pencher sur le passif des inventaires de mobilier dans les dépôts de fouilles et les musées, afin d'en tirer des typo-chronologies[90]. Ici aussi, la culture matérielle se réduit à des catalogues ordonnés d'objets et l'emploi de l'expression n'apporte donc rien. On pourrait penser que l'archéologie des techniques médiévales, qui a connu un remarquable essor, constituerait un conservatoire des sens premiers de l'histoire de la culture matérielle, à travers la restitution de chaînes opératoires et la confrontation à l'ethno-archéologie et à l'expérimentation. Or, elle utilise rarement cette notion dans ses productions, sans doute parce qu'elle n'en éprouve guère le besoin, au contraire des anthropologues des techniques[91]. C'est clairement chez les historiens médiévistes et modernistes que l'expression « culture matérielle » est la plus couramment usitée aujourd'hui pour désigner une approche des objets qui dépasse le seul catalogue[92]. Pour le Moyen Âge, c'est souvent le croisement des représentations fournies par les textes et / ou les images qui porte le discours, la mise en série ou en contexte de l'objet réel n'intervenant que rarement[93]. Chez les modernistes, il s'agit souvent de mettre en scène la vie privée à travers une documentation exclusivement textuelle, en particulier les inventaires après décès[94], même si, à la suite de Daniel Roche, certains chercheurs ont tenté de replacer plus finement les objets « dans des réseaux d'abstraction et de sensibilité »[95]. Globalement, l'historien semble peiner à trouver un statut aux données matérielles qui se distingue, d'une part, d'une description parfois anecdotique de la « vie quotidienne », et, d'autre part, de l'histoire économique et sociale.

Bien sûr, la culture matérielle n'a pas en France d'existence institutionnelle ; plusieurs disciplines s'en réclament et elle n'a pas développé de méthodes autonomes. Dans les pays voisins, quelques îlots assurent sa promotion, comme le département d'anthropologie de l'University College de Londres[96] ou l'Institut für Mittelalterliche Realienkunde de Krems an der Donau (Autriche)[97], mais l'archéologie historique est plus que discrète dans ces deux institutions. L'appropriation du concept de culture matérielle par l'anthropologie, la sociologie ou l'histoire constitue d'ailleurs un phénomène assez général. Fait symptomatique, l'archéologie n'occupe plus qu'une modeste place dans la *Revue*

89. Verhaghe & De Boe 1997, 5.
90. CNRA 1997, 409-411 (à la p. 409 : « Ce programme cherche à favoriser l'étude des collections de mobilier. L'objectif est d'établir des typo-chronologies et d'éditer des corpus de façon à permettre l'étude de la diffusion des productions et celle de leur utilisation »). Dans le bilan qui a été fait de cette programmation en 2002, ce programme 26 n'apparaît qu'incidemment et pour être qualifié de « programme fourre-tout » (CNRA 2002, 14). L'approche de la culture matérielle a été bizarrement limitée à l'archéologie moderne et contemporaine dans la nouvelle programmation mise en place en 2016 (CNRA 2016, 192).
91. Voir la contribution de C. Verna et P. Dillmann au sein du présent ouvrage.
92. Poulot 1997.
93. Voir par exemple Alexandre-Bidon 2005 ou Raynaud 2002 pour des travaux, par ailleurs extrêmement riches sur les usages pratiques et symboliques des objets, mais où les *realia* apparaissent plus comme des illustrations que comme des sources à part entière.
94. Dans de nombreux travaux, l'expression « culture matérielle » apparaît dans le titre mais le parti ne dépasse guère l'illustration de la « vie quotidienne » : par exemple, Garnot 1994 et 1995 ; Duhart 2001.
95. Roche 1997, 10-11. Dans cette optique, voir récemment Meiss-Even 2014 et Bernasconi 2015.
96. Autour de V. Buchli, D. Miller et C. Tilley. Ce groupe édite depuis 1996 le *Journal of Material Culture*, dans lequel l'archéologie historique constitue une *terra incognita*.
97. Fondé dès 1969 et qui a produit, seul ou en collaboration avec des universités allemandes, de nombreuses publications collectives, en particulier Wiegelmann 1980, Erforschung 1984, Mensch und Objekt 1990 et My Favorite Things à paraître.

© Presses universitaires de Caen

d'histoire de la culture matérielle polonaise. Le cas français n'est donc pas exceptionnel. L'objet réel du passé ne semble plus au centre du discours sur la culture matérielle et, pour le Moyen Âge, ce sont plutôt les historiens qui se sont emparés de cette notion, alors même que Fernand Braudel la considérait comme parahistorique. Sans doute faut-il voir aussi dans cette évolution un repli des archéologues sur les descriptions formelles et les approches techniques dans lesquelles ils se sentent à la fois plus à l'aise et plus légitimes.

Une place pour la culture matérielle ?

Après ce tableau un brin pessimiste de la dilution progressive de la notion de culture matérielle chez les archéologues médiévistes, envisageons les cadres dans lesquels elle pourrait se révéler opératoire. Cette notion a sans doute plus besoin d'être définie comme une étape spécifique de la recherche – étape partagée par plusieurs disciplines – que d'être enfermée dans un cadre disciplinaire autonome. Sans doute faudrait-il d'abord cesser de tronquer la locution originelle, qui est « l'histoire de la culture matérielle », étude de la matérialisation de la culture considérée comme partie intégrante d'une histoire rattachée aux sciences sociales. L'expression « part matérielle de la culture », utilisée par plusieurs participants à ces Actes[98], traduit sans doute mieux le caractère partiel des sources, sans réduire artificiellement la culture à la seule matérialité. En abordant la culture matérielle, on ne prend donc en compte qu'une fraction de l'édifice culturel, tout en cherchant à contribuer à l'explication historique.

Dans son *Manuel d'ethnographie* de 1947, Marcel Mauss précise de manière limpide les étapes d'analyse des témoignages matériels : « Tout objet doit être étudié : 1° en lui-même ; 2° par rapport aux gens qui s'en servent ; 3° par rapport à la totalité du système observé »[99]. Les étapes de l'opération archéologique qui vont de la fouille à la description, des comparaisons avec d'autres données archéologiques aux constructions typo-chronologiques, correspondent au premier niveau de Mauss. Les étapes propres à favoriser le récit et des propositions d'explication plus générales sont situées en aval. La dernière étape tente de restituer l'ensemble des traits d'une culture. Même si elle peut utiliser des données matérielles, elle les dépasse largement. C'est donc plutôt dans l'étape intermédiaire, celle qui étudie les rapports entre l'homme et l'objet, que la notion de culture matérielle peut trouver sa place en archéologie. C'est également à ce niveau que l'archéologie peut produire une documentation suffisamment élaborée et explicite pour faciliter les échanges avec les disciplines voisines, objectif qui me semble capital.

Cette étape médiane de l'élaboration des données archéologiques peut s'envisager autour de deux axes : des réflexions globales sur les corpus d'informations réunis pour chaque site fouillé et une analyse de la trajectoire des catégories d'objets qui dépasse la typo-chronologie et l'analyse fonctionnelle.

Le premier enjeu est de concevoir, à l'échelle du site ou de la période d'occupation, une lecture historique qui articule systématiquement structures, *artefacts* et données du milieu et ne se contente pas de fonder l'analyse sur quelques éléments particuliers (par exemple, la définition du « statut élitaire » d'un habitat du Xe siècle sur la base d'un éperon et d'un fragment de verre à boire, comme on le voit trop souvent). La documentation archéologique est naturellement biaisée et si, de surcroît, nous l'abordons de manière partielle et éclatée, il ne sera possible ni de définir l'ambiance matérielle qui marque la production, la consommation et la composition sociale du microcosme étudié, ni de mesurer les lacunes de la documentation (dont l'origine peut aussi bien être taphonomique que liée à des choix de recherche, à la nature des activités ou à des modes de gestion des déchets), ni de fonder des comparaisons d'un site à l'autre.

Cet objectif ne peut être atteint qu'en faisant évoluer les pratiques de travail et de rédaction des archéologues médiévistes. Il plaide pour la multiplication de catalogues *intégraux* du mobilier découvert, en amont de toute tentative d'interprétation, selon un principe acquis depuis longtemps par l'archéologie funéraire mérovingienne. De plus, si chaque catégorie d'information est traitée par un spécialiste différent, pour d'évidentes raisons pratiques, l'*assemblage* doit faire l'objet d'une véritable synthèse, exercice absent de la plupart des monographies récentes[100]. C'est dans ces pages que cessera la dichotomie artificielle entre structures, *artefacts* et *ecofacts*, ou entre catalogues des différents matériaux, et qu'intervient le récit qui manque si souvent au discours archéologique.

Toutefois, atteindre ce niveau de synthèse implique de disposer d'outils qui nous font aujourd'hui défaut et de s'astreindre à des disciplines communes. Par exemple, la diagnose chiffrée des assemblages que pratiquent les spécialistes du paléo-environnement[101] gagnerait à être étendue à

98. Voir les contributions de J. Klápště et de A. Musin au sein du présent ouvrage.

99. Mauss 1947, 26-27.

100. Tel le beau chapitre de synthèse sur la culture matérielle de Brucato (Pesez 1984, vol. II, chap. V).

101. Ou certains historiens de la culture matérielle, comme G. Jaritz (Jaritz 1988).

© Presses universitaires de Caen

l'ensemble des témoignages issus de la fouille. Elle pourrait être confrontée à des listes d'objets attestés par différentes sources pour la période considérée, afin de mieux mesurer les lacunes de notre documentation mais aussi les spécificités de chaque occupation. Cette confrontation révélerait assez crûment que de nombreux sites partiellement fouillés ou trop érodés ne permettent pas ce type d'approche. Dans le cas contraire, il serait possible d'aborder sur des bases un peu plus solides des thèmes comme l'usage quotidien ou exceptionnel des objets, les variations de statut et de niveau de richesse au sein d'un même contexte techno-économique ou les différences régionales dans les pratiques culinaires, la production ou l'habitat, etc.

Un second objectif qui paraît propre à l'histoire de la culture matérielle est de dépasser l'analyse interne des corpus archéologiques pour étudier la trajectoire de catégories d'objets mobiliers et immobiliers, à travers les chaînes opératoires de production, leur diffusion dans la société, la grande variété de leurs usages pratiques et symboliques, tout comme les mécanismes de leur rejet ou de leur recyclage, étapes qui nous informent aussi sur ce que Thierry Bonnot dénomme « l'attachement aux choses »[102]. Si la biographie d'un objet particulier constitue un objectif hors de portée pour le médiéviste[103], celui-ci peut en revanche se pencher sur les trajectoires de catégories d'objets, en croisant les informations fournies par les *realia*, les textes et les images. Le thème n'est pas nouveau – et nous avons vu qu'il avait donné de beaux fruits[104] – mais il s'avère très difficile d'embrasser l'ensemble de ces données en respectant les règles de critique de chaque source. J'avoue n'avoir pas trouvé de publication où les trois catégories d'informations fassent l'objet d'un traitement vraiment équilibré. En raison de la nature des sources qui leur étaient les plus familières, les archéologues ont ainsi privilégié la production et le rejet ou le recyclage, alors qu'historiens des textes et spécialistes d'iconographie se penchaient plus sur les usages, délaissant parfois quelque peu la matérialité de l'objet. Et des voies prometteuses, comme la lexicologie, ont été largement occultées. Dans cette approche de la vie, de la mort et de la renaissance muséographique des éléments matériels, il me semble que l'objet réel constitue malgré tout un garde-fou, même s'il ne permet pas à lui seul de dépasser les analyses technique, formelle et contextuelle. Cette lecture de la trajectoire des objets constitue donc par nature un travail collectif et qui nécessiterait la structuration de projets de recherche dans la longue durée. Elle viendrait alimenter nos réflexions sur la dynamique des transferts culturels, les processus d'imitation ou l'adaptation des objets ou des gestes aux contraintes du milieu et aux choix socio-économiques[105]. L'enjeu est aussi d'appréhender un matériau archéologique statique dans une perspective dynamique et de susciter une sorte de *linguistic turn*, dépassant la mise en ordre initiale des témoins matériels.

Ces deux pistes ne s'excluent évidemment pas : c'est en connaissant mieux la trajectoire des objets que l'archéologue peut enrichir ses hypothèses ou simplement élargir l'univers des possibles pour un site particulier. C'est aussi par une meilleure connaissance de l'objet réel que les pièges contenus dans les textes et les images (*topoi*, usages de modèles iconographiques largement antérieurs, objets symboliques mais non fonctionnels, désintérêt pour certaines catégories peu valorisées, etc.[106]) peuvent être en partie maîtrisés.

Il reste à mesurer ce que peuvent apporter de telles recherches à la troisième étape définie par Mauss, celle qui englobe la totalité du système observé. Le passage à une lecture plus synthétique invite à envisager la multiplicité des cultures matérielles médiévales sur des bases géographiques et / ou sociales. Contrairement aux spécialistes du haut Moyen Âge, qui cherchent depuis longtemps à individualiser la culture matérielle de différents groupes ethniques et les phénomènes d'acculturation entre ceux-ci[107], les chercheurs se consacrant aux siècles postérieurs ont plaidé, sans jamais étayer cet *a priori*, pour une relative homogénéité de la culture matérielle dans de vastes espaces d'Occident. Or, un Anglo-Saxon et un Catalan du début du XIe siècle n'utilisent à l'évidence pas tout à fait les mêmes objets et, serait-ce le cas, rien ne prouve qu'ils en fassent le même usage ou qu'ils les perçoivent de la même façon. D'autres présupposés affirment au contraire la faible perméabilité de certains milieux à la nouveauté matérielle, par exemple l'idée selon laquelle les modes urbaines n'atteindraient les campagnes qu'avec un grand retard. Si cette vision est

102. Rassurons-nous : les anthropologues, alors qu'ils peuvent encore interroger les utilisateurs, considèrent aussi que la restitution intégrale des différentes significations qu'a pu revêtir un objet singulier est tellement complexe qu'elle demeure hors d'atteinte de leur discipline (Descola 2007, 146 ; Bonnot 2014, 135).

103. On relèvera néanmoins une récente confrontation entre archéologues et anthropologues français autour d'objets singuliers : Wateau, Perlès & Soulier 2011.

104. Voir la contribution de P. Mane au sein du présent ouvrage.

105. Ainsi pour l'usage du labour à bras, de l'araire ou de la charrue, qui ont fait l'objet de multiples travaux.

106. Sur cette étude sérielle des images à partir de la réalité, voir Linlaud 2014 ainsi que les contributions de P. Mane et de D. Alexandre-Bidon au sein du présent ouvrage.

107. Pour un bilan de cette question, datant d'un peu plus d'une décennie, voir Brather 2004.

© Presses universitaires de Caen

régulièrement battue en brèche[108], l'argumentation archéologique qui viendrait contredire de telles assertions reste en grande partie à construire.

Contrairement à la définition d'aires culturelles ou d'une culture considérée comme un fonds commun, objectif qui paraît largement illusoire, n'est-ce pas plutôt l'inventaire des différences dans les assemblages mis au jour par les archéologues et une meilleure connaissance des cycles d'apparition / diffusion / disparition des types d'objets, des techniques et des usages qui sont susceptibles de nous livrer d'autres géographies médiévales que celles des aires politiques ou linguistiques ou d'autres césures du temps historique ?

Bien sûr, cette voie de recherche est probablement insuffisante pour construire des tableaux socio-économiques qui ne soient pas caricaturaux. Même si elle permet quelques approches statistiques, l'archéologie doit se contenter de fragments et évolue à des échelles temporelle et spatiale tellement différentes de la société et de l'économie réelles qu'elle ne peut guère dépasser l'évocation, la tendance ou « le possible et l'impossible » chers à Fernand Braudel. Si la culture est toujours reformulée dans la pratique matérielle[109], on ne saurait se contenter d'une lecture socio-économique reconstruite partiellement et « par le bas », sur la base des étroites fenêtres ouvertes dans le paysage par l'archéologue. Mais ce constat ne doit pas nous empêcher de plaider pour une archéologie qui vise au-delà de la matérialité et pour une histoire socio-économique qui pose les pieds sur terre.

108. La publication récente du mobilier du village anglais de Meols (Cheshire, XIVe-XVIe siècles) montre ainsi l'abondance et la modernité des parures en milieu rural (Griffiths, Philpott & Egan 2007). L'idée largement diffusée que la notion même de mode n'interviendrait qu'au XIVe siècle paraît tout aussi étrange : Raoul le Glabre, Orderic Vital ou Wace ne vitupéraient-ils pas déjà contre les normes vestimentaires considérées comme excentriques des hommes de leur époque ?

109. Sahlins 1981, 7-8.

Bibliographie

Alexandre-Bidon D. (2005), *Une archéologie du goût : céramique et consommation, Moyen Âge-Temps modernes*, Paris, Picard (Espaces médiévaux).

Archéologie du village déserté (1970), *Archéologie du village déserté*, Paris, Armand Colin (Cahiers des Annales ; 27), 2 vol.

Bernasconi G. (2015), *Objets portatifs au Siècle des lumières*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS Histoire ; 58).

Blandin B. (2007), *La construction du social par les objets*, Paris, Presses universitaires de France.

Bois G. (1976), *La crise du féodalisme*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques / Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.

Bonnot T. (2002), *La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

– (2014), *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS Éditions.

Boüard M. (de) (1975), *Manuel d'archéologie médiévale : de la fouille à l'histoire*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur.

Bourgeois L. (2014), « L'objet archéologique comme source d'histoire sociale (IXe-XIIIe siècle) : quelques réflexions », in *Demeurer, défendre et paraître : orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Actes du colloque de Chauvigny (14-16 juin 2012), L. Bourgeois et C. Remy (dir.), Chauvigny, Association des Publications chauvinoises, p. 661-671.

Brather S. (2004), *Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie : Geschichte, Grundlagen und Alternativen*, Berlin / New York, De Gruyter (Reallexicon der germanischen Altertumskunde ; 42).

Braudel F. (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. 1. Les structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, Armand Colin [refonte de l'édition de 1967].

© Presses universitaires de Caen

Brockmann H. (1986), « Dreimal Kulturgeschichte, Alltagsgeschichte, Geschichte der Materiellen Kultur », *Zeitschrift für historische Forschung*, vol. XIII, nº 2, p. 201-215.

Bromberger C. et Chevallier D. (1999), *Carrières d'objets : innovations et relances*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

Buc P. (1997), « Conversion of Objects », *Viator*, vol. XXVIII, p. 99-143.

Bucaille R. et Pesez J.-M. (1978), « Cultura materiale », in *Enciclopedia Einaudi*, R. Romano (dir.), Turin, Einaudi, vol. IV, p. 271-305 [pagination de la version française inédite utilisée en notes de bas de page].

Carandini A. (1979), *Archeologia e cultura materiale : dai « lavori senza gloria » nell'antichità a une politica dei beni culturali*, Bari, De Donato.

Chapelot J. (1975), *Potiers de Saintonge : huit siècles d'artisanat rural*, catalogue d'exposition (musée des Arts et Traditions populaires, 22 novembre 1975-1er mars 1976), Paris, Réunion des Musées nationaux.

Cleuziou S. (2009), « Introduction. La culture matérielle est-elle soluble dans l'espace ? », in *Objets et symboles : de la culture matérielle à l'espace culturel*, Actes de la Ire Journée doctorale d'archéologie (Paris, 20 mai 2006), L. Dhennequin, G. Gernez et J. Giraud (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne (Archéo.doct ; 1), p. 9-23.

CNRA (1997), *La recherche archéologique en France : bilan 1990-1994 et programmation du CNRA*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

– (2002), *Les nouvelles de l'archéologie*, vol. LXXXVIII, 2e trimestre 2002 : *La recherche archéologique en France : bilan 1995-1999 du Conseil national de la recherche archéologique*.

– (2016), *Programmation nationale de la recherche archéologique*, Paris, Sous-direction de l'Archéologie.

Collectif (1976), « Il gruppo di ricerche in antropologia medievale (Parigi) : un approccio interdisciplinare del basso Medioevo rurale dell'Europa occidentale », *Archeologia medievale*, vol. III, p. 337-354.

Collin D. (2006), *Comprendre Marx*, Paris, Armand Colin.

Coudart A. (1998), « Pourquoi n'y a-t-il pas d'archéologie "post-processuelle" en France ? », *Les nouvelles de l'archéologie*, vol. LXXII, été 1998, p. 41-44.

Courbin P. (1982), *Qu'est-ce que l'archéologie ? Essai sur la nature de la recherche archéologique*, Paris, Payot (Bibliothèque scientifique).

Cuche D. (2010), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 4e éd.

Dagognet F. (1989), *Éloge de l'objet : pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Vrin (Problèmes et controverses).

Dassié V. (2014), « Les souvenirs domestiques, un retournement affectif », *Socio-anthropologie*, vol. XXX : *Le retournement des choses*, p. 33-46.

Démians d'Archimbaud G. (1980), *Les fouilles de Rougiers (Var) : contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval méditerranéen*, Paris, Éd. du Centre national de la recherche scientifique.

Descola P. (2007), « Passages de témoins », *Le débat*, vol. CXLVII, nº 5, p. 136-153.

Dufal B. (2010), « L'archéologie enfermée dehors. Retour sur un malentendu français », *L'atelier du Centre de recherches historiques*, vol. VI, en ligne à l'adresse suivante : http://acrh.revues.org/2597 [consulté le 30 octobre 2016].

Duhart F. (2001), *Habiter et consommer à Bayonne au XVIIIe siècle : éléments d'une culture matérielle urbaine*, Paris, L'Harmattan.

Dunajewski H. (1955), « Dyskusja na posiedzeniu plenarnym Wydziału I Nauk Społecznych Polskiej Akademii Nauk w dniu 2 lutego 1955 roku nad zagadnieniami teoretycznymi historii kultury materialnej » [« Discussion lors de la séance plénière du 1er département des sciences sociales de l'Académie polonaise des sciences, le 2 février 1955, sur des questions théoriques de l'histoire de la culture matérielle »], *Kwartalnik historii kultury materialnej*, vol. III, nº 3, p. 586-620.

Elias N. (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy [édition originale 1939].

Erforschung (1984), *Die Erforschung von Alltag und Sachkultur des Mittelalters. Methode – Ziel – Verwirklichung*, Actes de la table ronde de Krems an der Donau (20 septembre 1982), Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften.

© Presses universitaires de Caen

Garnot B. (1994), « La culture matérielle dans les villes françaises au XVIIIe siècle », in *Material Culture : Consumption, Life-Style, Standard of Living, 1500-1900*, A. J. Schuurman et L. S. Walsh (dir.), Milan, Università Bocconi, p. 21-30.

– (1995), *La culture matérielle en France aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*, Gap, Ophrys (Synthèse histoire).

Gieysztor A. (1958), « À propos de l'histoire des conditions matérielles de la vie humaine », *Kwartalnik historii kultury materialnej*, vol. VI, p. 143-152.

Gilchrist R. (2009), « Medieval Archaeology and Theory : a Disciplinary Leap of Faith », in *Reflections : 50 Years of Medieval Archaeology, 1957-2007*, R. Gilchrist et A. Reynolds (dir.), Leeds, Maney (Society for Medieval Archaeology. Monograph ; 30), p. 385-408.

Główka D. *et al.* (dir.) (2013), *Instytut Archeologii i Etnologii Polskiej Akademii Nauk, 1953-2013* [*L'Institut d'archéologie et d'ethnologie de l'Académie polonaise des sciences, 1953-2013*], Varsovie, Polska Akademia Nauk, Wydział I Nauk Humanistycznych i Społecznych, Instytut Archeologii i Etnologii.

Godelier M. (1984), *L'idéel et le matériel : pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard.

Gouarné I. (2013), *L'introduction du marxisme en France : philosoviétisme et sciences humaines (1920-1939)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Histoire).

Griffiths D., Philpott R. A. et Egan G. (dir.) (2007), *Meols : the Archaeology of the North Wirral Coast. Discoveries and Observations in the 19th and 20th Centuries, with a Catalogue of the Collections*, Oxford, Oxford University Press (Oxford University School of Archaeology Monograph ; 68).

Hensel W. (1965), *Die Slaven im frühen Mittelalter : ihre materielle Kultur*, Berlin, Akademie-Verlag.

Hodder I. (2012), *Entangled : an Archaeology of the Relationships between Humans and Things*, Malden (MA), Blackwell.

Hołubowicz W. (1955), « Uwagi o historii kultury materialnej jako nauce » [« Remarques sur l'histoire de la culture matérielle en tant que science »], *Kwartalnik historii kultury materialnej*, vol. III, n° 3, p. 563-585.

Hoskins J. (2006), « Agency, Biography and Objects », in *Handbook of Material Culture*, C. Tilley *et al.* (dir.), Londres, Sage, p. 74-84.

Jaritz G. (1988), « Quantitative Methoden in der Alltagsgechichte des Mittelalters », in *« Qualität und Quantität » : zur Praxis der Methoden der Historischen Sozialwissenschaft*, G. Botz *et al.* (dir.), Francfort-sur-le-Main / New York, Campus, p. 85-108.

Julien M.-P. et Rosselin C. (2009), *La culture matérielle*, Paris, La Découverte.

Kopytoff I. (1986), « The Cultural Biography of Things : Commodization as Process », in *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, A. Appadurai (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 64-94 [traduction française dans *Journal des africanistes*, vol. LXXVI, fasc. I, 2006, p. 217-248].

Kula W. (1970), *Théorie économique du système féodal : pour un modèle de l'économie polonaise (XVIe-XVIIIe siècles)*, Paris / La Haye, Mouton [édition originale 1962].

Kulczycki J. (1955), « Założenia teoretyczne historii Kultury materialnej » [« Fondements théoriques de l'histoire de la culture matérielle »], *Kwartalnik historii kultury materialnej*, vol. III, n° 3, p. 519-561.

Latour B. (2005), *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Le Goff J. (1964), *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud.

– (1973), « L'historien et l'homme quotidien », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, vol. II, p. 227-243.

Lemonnier P. (2004), « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques & culture*, vol. XLIII-XLIV, en ligne à l'adresse suivante : https://tc.revues.org/1054 [consulté le 20 août 2016].

Lesnes É. et Poisson J.-M. (dir.) (2013), *Calathamet : archéologie et histoire d'un château normand en Sicile*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome ; 473).

Linlaud M. (2014), *Serrures médiévales, VIIIe-XIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Archéologie et culture).

Mauss M. (1947), *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.

Meiss-Even M. (2014), « Construire la prééminence sociale par la culture matérielle : l'exemple de la maison de Guise au XVIe siècle », in *Marquer la prééminence sociale*, Actes de la conférence de Palerme (2011), J.-P. Genet et E. I. Mineo (dir.), Paris / Rome, Publications de la Sorbonne / École française de Rome (Collection de l'École française de Rome ; 485/486), p. 179-192.

© Presses universitaires de Caen

Mensch und Objekt (1990), *Mensch und Objekt im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit : Leben, Alltag, Kultur*, Actes du congrès international de Krems an der Donau (27-30 septembre 1988), Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften.

Moberg C.-A. (1976), *Introduction à l'archéologie*, Paris, Maspero.

Moissonnier M. (1982), « Matérialisme historique », in *Dictionnaire critique du marxisme*, G. Labica (dir.), Paris, Presses universitaires de France, p. 572-575.

Montanari M. (2010), *Le manger comme culture*, Bruxelles, Éd. de l'université de Bruxelles [édition originale italienne 2004].

Moreno D. et Quaini M. (1976), « Per una storia della cultura materiale », *Quaderni storici*, vol. XI, nº 31, p. 5-37.

Musin A. et Nosov E. (dir.) (2009), *Imperatorskaya Arkheologitscheskaya Komissya (1859-1917). K 150-letiyu so dnia osnovaniya. U istokov otechestvennoy arckheologii i okhrany kulturnogo naslediya* [*La Commission archéologique impériale de Russie (1859-1917) : à l'aube de l'archéologie russe et de la protection des monuments culturels*], Saint-Pétersbourg, Dmitri Bulanin, 2 vol.

My Favorite Things (à paraître), *« My Favorite Things » : Patterns of Construction and Perception in the Middle Ages and Early Modern Period*, Actes du colloque de Salzbourg (12-13 décembre 2014).

Pesez J.-M. (1975), « L'archéologie médiévale en Europe aujourd'hui », in *Hommage à Geneviève Chevrier et Alain Geslan : études médiévales*, Strasbourg, Centre d'archéologie médiévale, p. 33-38.

– (1978), « Histoire de la culture matérielle », in *La Nouvelle histoire*, J. Le Goff (dir.), Paris, Retz (Encyclopédie moderne), p. 98-130.

– (1982), « Archéologues et historiens », in *Mélanges d'archéologie et d'histoire médiévales en l'honneur du doyen Michel de Boüard*, Genève, Droz (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes ; 27), p. 295-308.

– (dir.) (1984), *Brucato : histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome ; 78), 2 vol.

– (1990), « Culture matérielle et archéologie médiévale », *in* Mensch und Objekt 1990, p. 37-51.

– (1995), « De l'archéologie et du vécu social », in *Une école pour les sciences sociales : de la VIe section à l'École des hautes études en sciences sociales*, J. Revel et N. Wachtel (dir.), Paris, Cerf / Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 209-225.

– (1997), *L'archéologie : mutations, missions, méthodes*, Paris, Nathan (Collection 128. Histoire ; 167).

– (1999), « L'archéologie médiévale à l'École des hautes études en sciences sociales », in *ESTMA. III : actes du IIIe Colloque européen des professeurs d'archéologie médiévale, Caen, 11-15 septembre 1996*, J. Decaëns et A.-M. Flambard Héricher (dir.), Caen, Publications du CRAM, p. 43-46.

Pesez J.-M. et Hensel W. (1972), « Recherches archéologiques franco-polonaises sur les villages désertés en France (1963-1969) », *Archeologia Polona*, vol. XIII, p. 23-57.

Pesez J.-M. et Piponnier F. (1973), « Villy-le-Moutier : recherches archéologiques sur un site de maison forte », in *Château Gaillard 6*, Caen, Publications du CRAM, p. 147-163.

Piponnier F. (1984), « Les sources de l'histoire de la culture matérielle d'après les recherches récentes », *in* Erforschung 1984, p. 23-32.

– (dir.) (1993), *Le château d'Essertines, Loire*, Lyon, Service régional de l'archéologie de Rhône-Alpes (Documents d'archéologie en Rhône-Alpes ; 8).

Piponnier F. et Beck P. (1986), « Le site de Fiorentino (Torremaggiore, Foggia) », in *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval : cinq ans de recherches dans le domaine méditerranéen et la France du Centre-Est*, A. Bazzana et J.-M. Poisson (dir.), Lyon, Centre interuniversitaire d'histoire et d'archéologie médiévales, p. 151-159.

Platonova N. I. (2010), *A History of Archaeological Thought in Russia (1850s-Early 1930s)*, Saint-Pétersbourg, Nestor-Istorija [en russe, avec résumé anglais].

Poisson J.-M. (dir.) (1992), *Le château médiéval, forteresse habitée (XIe-XVIe s.) : archéologie et histoire. Perspectives de la recherche en Rhône-Alpes*, Actes du colloque de Lyon (avril 1988), Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme (Documents d'archéologie française ; 32).

– (2013), « Andrzej Nadolski et les débuts de l'archéologie médiévale en France : notes et souvenirs », *Acta Archaeologica Lodziensia*, vol. LIX, p. 63-66.

© Presses universitaires de Caen

– (2017), « Archéologie médiévale et histoire de la culture matérielle : quarante ans après », *P@lethnologie*, vol. IX : *Archéologie et sciences sociales*, P. Boissinot (dir.), p. 22-31.

Poulot D. (1997), « Une nouvelle histoire de la culture matérielle ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. XLIV, nº 2, p. 344-357.

Raynaud C. (2002), *« À la hache ! » : histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale (XIIIe-XVe siècles)*, Paris, Le Léopard d'Or.

Rendu C. (2003), *La montagne d'Enveig : une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Canet-en-Roussillon, Trabucaire.

Roche D. (1997), *Histoire des choses banales : naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, Fayard.

Roustan M. (2007), *Sous l'emprise des objets ? Culture matérielle et autonomie*, Paris, L'Harmattan.

Rutkowski J. (1946), « Historia gospodarcza a historia kultury materialnej » [« L'histoire économique et l'histoire de la culture matérielle »], *Roczniki dziejów spolecznych i gospodarczych*, vol. VIII, nº 2, p. 259-376.

Sahlins M. D. (1981), *Historical Metaphors and Mythical Realities : Structure in the Early History of the Sandwich Islands Kingdom*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

Segalen M. (2005), *Vie d'un musée : 1937-2005*, Paris, Stock (Un ordre d'idées).

Segalen M. et Bromberger C. (1996), « L'objet moderne : de la production sérielle à la diversité des usages », *Ethnologie française*, vol. XXVI, nº 1, p. 5-16.

Semprini A. (1995), *L'objet comme procès et comme action : de la nature et de l'usage des objets dans la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan.

Serejski M. (1962), « Les origines et le sort des mots "civilisation" et "culture" en Pologne », *Annales ESC*, vol. XVII, nº 6, p. 1107-1116.

Spiong S. (2000), *Fibeln und Gewandnadeln des 8. bis 12. Jahrhunderts in Zentraleuropa : eine archäologische Betrachtung Ausgewählter Kleidungsbestandteile als Indikatoren menschlicher Identität*, Bonn, Habelt.

Tabaczyński S. (1987), « En célébration du soixante-dixième anniversaire du Prof. Dr. Witold Hensel », *Archeologia Polski*, vol. XXXII, p. 14-19.

Thomas N. (1991), *Entangled Objects : Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Londres / Cambridge (MA), Harvard University Press.

Tilley C. (2006), « Introduction », in *Handbook of Material Culture*, C. Tilley *et al.* (dir.), Londres, Sage, p. 1-6.

Tisseron S. (1999), *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier.

Trigger B. G. (1993), « Marxism in Contemporary Western Archaeology », *Archaeological Method and Theory*, vol. V, p. 159-200.

Verhaghe F. et De Boe G. (1997), « Préface », in *Material Culture in Medieval Europe : Papers of the « Medieval Europe Brugge 1997 » Conference*, G. De Boe et F. Verhaghe (dir.), Zellik, Instituut voor het Archeologisch Patrimonium (IAP rapporten ; 7), p. 5-7.

Viaut C. (2016), « L'archéologie médiévale au MuCEM aujourd'hui. Survivance insolite ou nouveaux chantiers ? », *BUCEMA*, vol. XX, nº 2, en ligne à l'adresse suivante : http://cem.revues.org/14547 [consulté le 8 mars 2017].

Villages désertés (1965), *Villages désertés et histoire économique, XIe-XVIIIe siècle*, Paris, SEVPEN (EPHE, VIe section. Les hommes et la terre ; 11).

Warnier J.-P. (1999), *Construire la culture matérielle : l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, Presses universitaires de France.

Wateau F., Perlès C. et Soulier P. (dir.) (2011), *Profils d'objets : approches d'anthropologues et d'archéologues*, Paris, De Boccard (Colloques de la maison René-Ginouvès ; 7).

White Jr L. (1969), *Technologie médiévale et transformations sociales*, Paris / La Haye, Mouton [édition originale 1962].

Wiegelmann G. W. (dir.) (1980), *Geschichte der Alltagskultur : Aufgaben und neue Ansätze*, Münster, Coppenrath (Beiträge zur Volkskultur un Nordwestdeutschland ; 21).

© Presses universitaires de Caen